



Le Petit Eudiste

FRATERNITÉ SACERDOTALE SAINT PIE X
PRIEURÉ SAINT JEAN-EUDES

>> Éditorial

Dans ce numéro :

p1 éditorial

p2 La vérité et le mystère

p3 Commentaire du Livre des
Proverbes : « La femme forte »

p4 L'extrême onction

p5 Le recouvrement de Jésus au
Temple

p6 La romanité, le thomisme et la
théologie aujourd'hui

p8 DOSSIER : Le linceul de Turin

p12 Rome, Fraternité St Pie X : où
en sommes-nous ?

p14 Espérer contre toute
espérance

p15 Activités du mois d'avril

p15 Le petit écolier

p16 La chronique du prieuré

Prieuré Saint Jean-Eudes
1 rue des Prébendes
14 210 GAVRUS
Tél. 02 31 08 03 85
Fax : 09 82 62 21 94
14p.gavrus@fssp.fr

Ce nouveau numéro de notre bulletin paroissial demeure dans l'esprit des deux précédents. Alors que des feuilles, hebdomadaires ou mensuelles, vous invitent aux différentes activités du prieuré, « **Le Petit Eudiste** » se charge de vous livrer un échantillon des conférences ou sermons des trois mois écoulés.

La formation doctrinale est en effet au cœur de la vocation de l'apôtre. La foi est la racine de la justification, or elle ne peut être propagée que par la prédication. « Et comment croirait-on en celui dont on n'a pas entendu parler ? Et comment en entendra-t-on parler s'il n'y a pas de prédicateur?... la foi vient de la prédication entendue » (*Rom. X, 14 et 17*). La Révolution persécute l'Église de l'extérieur, mais le modernisme le fait de l'intérieur et les ravages sont d'autant plus grands. « Ennemis de l'Église, certes (les modernistes) le sont, et à dire qu'elle n'en a pas de pires on ne s'écarte pas du vrai. Ce n'est pas du dehors, en effet, on l'a déjà noté, c'est du dedans qu'ils trament sa ruine; le danger est aujourd'hui presque aux entrailles mêmes et aux veines de l'Église; leurs coups sont d'autant plus sûrs qu'ils savent mieux où la frapper. Ajoutez que ce n'est point aux rameaux ou aux rejetons qu'ils ont mis la cognée, mais à la racine même, c'est-à-dire à la foi et à ses fibres les plus profondes. Puis, cette racine d'immortelle vie une fois tranchée, ils se donnent la tâche de faire circuler le virus par tout l'arbre » (*Encyclique Pascendi de saint Pie X*).

La préservation du dépôt de la foi voilà l'enjeu de la crise actuelle. Certains aimeraient pouvoir suivre aveuglément un homme, mais tel n'est pas le plan de Dieu. L'Église enseignante ne dispense pas les fidèles de réfléchir. « Mais quand nous-mêmes, quand un ange venu du ciel vous annoncerait un autre Évangile que celui que nous vous avons annoncé, qu'il soit anathème! Nous l'avons dit précédemment,

et je le répète à cette heure, si quelqu'un vous annonce un autre Évangile que celui que vous avez reçu, qu'il soit anathème! » (*Gal. I, 8 et 9*)

Les vrais dévots de la papauté sont ceux qui aiment la vérité, car la papauté n'a été instituée que pour préserver la foi dans l'Église. Or la vérité telle qu'elle a été enseignée par les papes peut être connue par l'intelligence humaine. Étudier les enseignements pontificaux traditionnels et constater que le Concile Vatican II s'en éloigne ce n'est pas faire œuvre de libre examen protestant mais c'est poser un acte d'intelligence et de foi.

« L'Église est la société hiérarchique de l'héroïsme chrétien, non du conformisme commode, et par ailleurs, on peut pécher hélas! même en obéissant. Nous le savons depuis la solennelle déclaration de Pierre et des apôtres : Mieux vaut obéir à Dieu qu'aux hommes (*Act. V, 19*) (...). L'Église n'est pas une gigantesque administration religieuse où ne serait demandé que le conformisme sans chercher plus loin; c'est le Corps Mystique du Christ, son Épouse sainte, une société au niveau de la vie théologique et de l'honneur des saints, une société hiérarchique de la grâce où nous est prescrit l'héroïsme de la charité, dans l'obéissance véritable, bien différente des conformismes de toute nature. C'est le sens et l'expérience de la transcendance du mystère de l'Église qui permet aux âmes obéissantes d'opposer un refus respectueux mais ferme aux décrets de la hiérarchie lorsque, de toute évidence, ils viennent heurter la Tradition la plus certaine. » (*Père Calmel in « la certitude dans l'Église », article cité dans la biographie du Père par le Père Jean-Dominique Fabre p. 533*)

Il me reste à vous bénir en vous souhaitant de vous plonger dans le mystère de Notre-Seigneur Jésus-Christ, mort pour nos péchés et ressuscité.

Abbé Gaudray

La vérité et le mystère

L'Église porte en grande estime l'intelligence humaine. Elle sait bien que celle-ci n'est qu'une créature, et qu'elle a été blessée par le péché originel comme toutes les autres facultés humaines. Mais blessée ne veut pas dire anéantie. L'intelligence demeure ordonnée à la vérité, et c'est cette faculté qui rend radicalement l'homme « capable de Dieu ».

Ainsi l'Église a du garder le juste milieu entre les « sceptiques » de toutes les écoles (pyrrhoniens, agnostiques, modernistes), et les rationalistes. Oui, l'intelligence humaine peut posséder la vérité. Pourtant le réel sera toujours plus riche qu'elle ne pourra embrasser, et ce n'est qu'après beaucoup d'efforts qu'elle s'élèvera à une connaissance toujours très partielle.

Admirons tout d'abord cette faculté, la reine de toutes les créatures. Par la connaissance l'homme devient et est d'une certaine manière toutes choses. Il appréhende l'essence des choses qui l'entourent ; il l'abstrait et se l'assimile. Il devient non pas matériellement ce qu'il connaît mais spirituellement ou « intentionnellement ». Déjà la connaissance sensible présuppose une certaine immatérialité : sentir quelque chose de chaud ce n'est pas simplement devenir chaud soi-même. L'animal « sait » que ce qu'il approche est chaud. Mais la connaissance intellectuelle est infiniment supérieure puisqu'elle saisit les raisons mêmes qui font que les choses sont ce qu'elles sont. Elle s'élève à l'universel.

L'exercice de l'intelligence est désirable pour lui-même. Il est encore plus gratuit que l'amour. Celui-ci suit la connaissance qui l'explique. C'est parce que l'intelligence a reconnu un être bon, que la volonté se porte vers lui. Mais pourquoi, l'intelligence cherche-t-elle à connaître ? Pourquoi l'enfant est-il satisfait quand on lui a dit la vraie raison de ce qui était pour lui un mystère ? Pourquoi la réponse lui suffit-elle ? L'intelligence est la faculté la plus haute qui n'a besoin de rien pour l'expliquer. Elle est celle qui nous rend le plus semblable à Dieu.

Les bienheureux du Ciel jouissent de ce que l'on appelle la vision béatifique. La vie de Dieu est une vie de connaissance et d'amour. Si nous n'avions pas la

faculté de l'intelligence, jamais la grâce ne pourrait être infusée dans notre être. La grâce sanctifiante nous élève infiniment au-dessus de la nature, mais elle présuppose un certain degré de spiritualité. Dès cette terre la racine de la justification est une vertu de l'intelligence : la foi.

Et pourtant l'intelligence a ses limites. Le péché originel a rendu l'acquisition de la vérité longue et difficile. Le chemin est parsemé d'embûches. Il est aisé de se fourvoyer dans des solutions qui ont suffisamment d'apparence de vérité pour les justifier quand elles contentent notre égoïsme. Mais même si le péché n'avait pas eu lieu, il demeurerait que les hommes ne jouissent que du degré le plus infime de la vie intellectuelle. Que l'intelligence humaine considère les objets matériels, inférieurs à elle, qu'elle essaye de se connaître elle-même, qu'elle tente d'élever son regard vers

est un homme, mais elle ne peut saisir ce qui fait qu'André est André. Dieu connaît chaque être dans ce qui lui est propre alors que l'homme doit se contenter de généralités sur les natures des choses qui existent.

Cherche-t-elle à se connaître elle-même, l'intelligence humaine, dont l'objet est l'essence des êtres sensibles, est réduite à se découvrir à partir de ses propres actes. Alors que l'objet premier de l'ange est sa propre essence, l'homme doit examiner ce qu'il fait pour arriver à une certaine connaissance de lui-même (d'où l'importance de l'examen de conscience dans la vie spirituelle). Et encore cette connaissance ne sera-t-elle que par comparaison avec les êtres sensibles : ainsi parlera-t-on de « voir » avec son intelligence ou au contraire de ne pas être très « éclairé », on qualifiera un esprit de « profond » ou « d'élevé » ou de « léger »...



Fra Angelico - Fresque

« La lumière de gloire éclairera notre intelligence et nous fera connaître la Vérité »

Dieu, à chaque fois elle montre vite ses limites.

Le monde matériel lui est obscur parce qu'il lui est naturel de connaître par abstraction c'est-à-dire en tirant de l'écorcesensible la nature de la chose qui est devant elle. En cherchant à voir ce que la chose est, elle laisse de côté la matière qui est réfractaire à son appréhension. Ainsi dit-on que l'individu lui est ineffable. Elle connaît la nature humaine en général et elle peut affirmer qu'André

Parler de Dieu lui est une consolation et un tourment. L'intelligence est faite pour l'infini ; la connaissance parfaite de toutes les créatures et de toutes les lois qui les régissent la laisserait insatisfaite. Mais saisit-elle un aspect de l'essence divine qu'elle est tout de suite obligée de souligner un autre aspect qui semble contradictoire. Évidemment l'opposition ne vient que du mode imparfait dans lequel elle appréhende les attributs divins, mais comment l'intelligence humaine pour-

rait-elle y échapper? Ainsi elle comprend que Dieu est à l'origine de tout mouvement sans pourtant être Lui-même en mouvement (car par qui Dieu serait-il mû?). Ainsi elle dira que créer c'est faire à partir... de rien (comme si « rien » pouvait être un point de départ!). Ainsi elle sait que Dieu a créé très librement l'univers sans que cette liberté ne porte le moindre préjudice à l'immutabilité divine (alors que la liberté humaine se manifeste par le fait qu'elle pourrait effectivement faire autrement). Comment Dieu est-Il libre, comment est-Il tout ce qu'Il est (bon, sage, intelligent, vivant...), tout cela l'intelligence humaine ne le sait tout simplement pas. Elle dit alors que Dieu est Lumière, Amour, Sagesse et Vie, puis s'abîme dans le silence.

Que dire des mystères révélés (la Sainte Trinité, l'Incarnation du Verbe, la Rédemption, l'Eucharistie, la Vision béatifique...)? L'intelligence humaine parvient à montrer que la foi que le bon Dieu exige d'elle n'est pas un saut dans

l'absurde, elle parvient même à découvrir quelques convenances à ces vérités révélées, mais son travail s'arrête là. Les mystères demeurent impénétrables.

Pourtant une dernière lumière (avant celle de la gloire) peut encore éclairer l'intelligence : celle des dons du Saint Esprit. Le don de sagesse et celui qui est précisément appelé « d'intelligence » permettent de percevoir quelque chose des mystères au-delà des concepts humains. C'est une connaissance que les théologiens appellent « par connaturalité ». Elle est comparable, dans l'ordre naturel, à celle des hommes d'expérience, des hommes « du terrain ». Dans leur domaine, ils sentent les choses. La connaissance livresque peut leur faire défaut, mais l'affinité qu'ils ont avec ce qui fait partie de leur vie les guide avec grande sûreté. Dans l'ordre surnaturel, la charité rend le chrétien semblable à Dieu. Sa parole ne peut lui être étrangère. La révélation, il l'a saisie par une lumière supérieure qui l'apaise tout en lui faisant désirer davan-

tage. Ainsi le 6 décembre 1273, trois mois avant de mourir, saint Thomas d'Aquin reçut, durant la célébration de la sainte messe, une telle lumière qu'il se sentait incapable d'écrire davantage. Il n'a pas dit que son travail théologique était à rejeter, mais lui ne pouvait plus le continuer. Il lui fallait la lumière de gloire.

Abbé Gaudray

« La femme forte »

Commentaire du livre des Proverbes (XXXI, 21-31) :

21 «

C'est l'honneur de la maîtresse de maison que tous ceux qui habitent chez elle soient bien habillés. Le texte hébreu parle d'étoffe de laine cramoisie, bien chaude, mais ces habits précieux sont-ils ceux que portent les enfants et les domestiques de cette laborieuse maisonnée? La Vulgate a peut-être mieux lu en disant « un double vêtement » (*le lin et la laine du verset 13*) c'est-à-dire un pour l'été et un pour l'hiver. Quand celui-ci vient la prévoyante mère de famille n'est pas prise au dépourvu. Elle a d'ailleurs prémuni sa famille contre un autre froid, beaucoup plus redoutable : celui du péché. Le froid peut en effet signifier l'enfer (*cf. Job XXIV, 19*). Notre-Seigneur nous annonce qu'en la fin des temps, la charité se refroidira (*Mat. XXIV, 12*), prédiction qui s'accomplit partiellement aujourd'hui alors que le monde répand ses scandales, sophismes et séductions. Pour se protéger contre ce froid, il faut une double science : celle de cette vie, mais surtout celle de l'union à Dieu, le sens de la dignité naturelle (le sentiment du devoir au-dessus de l'idolâtrie du bien-être) élevé par celui de la dignité surnaturelle. On peut bien sûr énumérer toute une série de doubles vêtements que

le chrétien doit posséder : la lumière et la force (double vêtement qui est le Christ et que le chrétien revêt au baptême) ; les bonnes œuvres faites avec une intention droite ; la charité et la modestie ; l'amour de Dieu et du prochain...

22 «

Les couvertures sont plutôt des ornements aux motifs colorés. La mère veille à la beauté de chaque pièce de sa maison. Elle ne néglige d'ailleurs pas ses propres vêtements. Le byssus est un fin lin d'Égypte et symbolise la pureté, alors que la pourpre est le symbole de la charité. La tentation de toute personne qui a charge d'âmes est de se négliger soi-même. On ne médite plus que pour prêcher, on ne prie que parce que les enfants sont là... La femme forte sait au contraire que charité bien ordonnée commence par soi-même et que ce n'est qu'en donnant de l'abondance de sa propre vie intérieure que ses exhortations porteront du fruit.

23 «

La cité est composée de familles : la force de celle-là dépend du rayonnement de celles-ci. Il appartient plus naturellement à l'homme de juger et de traiter de la vie politique, mais il ne pourra le faire que dans la mesure où sa propre maison

DANS NOTRE RÉGION

L'église Saint-Germain d'Argentan



La construction de l'église Saint-Germain d'Argentan s'est échelonnée du XIV^e au XVII^e siècle mais l'unité de l'édifice gothique a toujours été préservée, même si les architectes ont employé, dans le détail, des formes et un décor nouveaux. Elle était considérée dès le XVII^e siècle comme « l'une des plus parfaites et des plus régulières ».

Le chœur est construit entre 1596 et 1602. Les culées des arcs-boutants sont articulées depuis le sol par la superposition des trois ordres classiques et surmontés d'édicules à l'antique selon des modèles diffusés par la gravure. La chapelle axiale est construite selon un parti résolument moderne : fenêtres en plein cintre, superposition de colonnes toscanes et ioniques. L'ensemble forme une des meilleures créations de l'architecture religieuse du règne d'Henri IV.



vivra en paix. La femme attentive et soigneuse, douce et bonne conseillère, donnera à son mari les conditions pour qu'il puisse se livrer à son œuvre. L'esprit libre, l'homme pourra travailler à répandre la paix qu'il connaît dans la vie domestique. Son épouse ne le retient pas égoïstement à la maison mais l'encourage dans sa difficile mission. D'ailleurs sans la justice publique, jamais la famille ne pourra vivre en sécurité. Notons combien le bon renom de l'époux doit être cher à sa compagne. Elle peut y contribuer en ne parlant de lui qu'en bien.

24 «

On peut voir dans ce verset un revers de fortune par rapport au verset précédent. Dans l'adversité, la force de l'épouse se manifeste par son ingéniosité à trouver des ressources. En tous les cas, l'auteur sacré enseigne de nouveau que l'épouse fidèle prouve son amour par son travail. Elle fait des vêtements encore plus précieux que les siens (des tuniques de lin fin ou de mousseline) pour les vendre aux Cananéens qui, avec les Phéniciens, étaient connus pour leur négoce. Ce « commerce » c'est aussi celui de l'éducation qui change les mauvaises inclinations en sainteté, les pécheurs en amis de Dieu.

25 «

La vraie parure, c'est la vertu. Toute la force de la femme vaine consiste dans sa beauté physique. Elle cherche à conserver le plus longtemps possible ce qui fait toute sa fierté mais le temps poursuit son œuvre inexorablement. C'est en vain qu'elle se concentre toujours plus sur elle-même. Au contraire celle qui est vertueuse persévère dans la recherche de l'union à Dieu. Elle attire son mari surtout par sa bonté et sa beauté morale. Elle n'est pas déçue par la vie car elle a tout prévu, tout préparé. Elle considère avec dignité et sérénité le jour de sa mort. Dès cette terre elle commence à recueillir le fruit de ses pénibles travaux : « bienheureux, vous qui pleurez maintenant, parce que vous rirez » (*Luc VI, 21*)

26 «

La femme forte ne se répand pas en paroles méchantes, calomnieuses ou même simplement oiseuses, mais elle sait qu'il y a un temps pour parler. Elle a le culte de la vérité et ne supporte pas le mensonge. Elle ne dit pas tout ce qu'elle pense, mais elle pense à tout ce qu'elle dit. Combien est-il difficile de ne pas pécher par la langue ! Les bonnes

paroles sont le sceau de la perfection (*cf. Eccli. XXIII, 15 ; Jac. III*). La femme forte se répand en bonté sur les âmes qui l'entourent car la sagesse habite son cœur. Les « bonnes paroles » du texte hébreu, la Vulgate l'appelle la « loi de clémence ». La miséricorde règne dans son cœur et fait d'elle un artisan de paix.

27 «

La Sainte Écriture parle ici d'un examen soigneux et attentif. C'est l'office de la mère de famille de veiller aux sentiers de sa maison c'est-à-dire aux différentes pièces de l'habitation familiale, mais surtout aux actions de ses enfants. Elle doit les aider à acquérir la vertu et pour cela elle leur fait fuir l'oisiveté. Elle prêche par son exemple comme tout cet éloge le montre bien. L'enjeu est éternel. S'égarer dans les sentiers de la vie, c'est se perdre pour toujours. La mère prend soin des corps, mais surtout des âmes. Elle a

soin de dompter les passions naissantes par le travail et l'obéissance. Tant que ses enfants ne sont pas capables de se conduire tout seuls, elle sait reprendre et même punir, tout en faisant régner la joie. Les enfants comprennent que la surveillance qu'exerce leur mère n'est qu'une image de celle de Dieu

28 « »

Les proches qui la voient mieux vivre sont ceux qui la louent d'abord. Les fils se lèvent le matin (alors que la mère est déjà au travail selon le verset 15...), ou plutôt ils se lèvent par la vertu et par l'honneur. De même l'époux se lève par son autorité dans la cité. C'est une véritable canonisation domestique dans l'attente de la gloire éternelle pour laquelle nous avons été créés. Ses proches ne manqueront pas de se lever au jour du jugement général pour saluer celle qui fut la source de tant de bénédictions.

L'Extrême-Onction

Il n'est pas rare que le prêtre ne soit appelé pour donner l'extrême-onction que quand le malade a presque perdu l'usage de ses sens. Il y a des circonstances qui peuvent expliquer cela : accident ou conversion subite favorisée par la perspective prochaine du jugement de Dieu. Mais ce n'est pas toujours le cas. Il est vrai que le sacrement de l'extrême-onction n'est reçu que par ceux qui sont atteints d'une maladie qui peut conduire à la mort : « il n'y a que les malades qui aient besoin de remèdes ; et par conséquent on ne doit administrer ce Sacrement qu'à ceux qui sont dangereusement malades et pour lesquels on peut craindre que le dernier jour soit proche » (catéchisme du Concile de Trente). Mais cette proximité peut être une question de semaines voire de mois. C'est un abus que d'attendre la dernière minute ! « C'est cependant une faute très grande de ne donner l'extrême-onction au malade qu'au moment où tout espoir de guérison est perdu, et où la vie semble déjà l'abandonner avec l'usage de sa raison et de ses sens » (ibid.)



La première raison de ce sévère avertissement découle de la nature même des sacrements en général. Ils produisent la grâce par eux-mêmes, et pourtant les dispositions personnelles ont aussi une grande importance. La grâce est donnée infailliblement, mais son intensité dépend de la foi et de la piété du fidèle : « car il est certain que la grâce communiquée par ce sacrement est beaucoup plus abondante, lorsque le malade possède encore, en le recevant, sa raison pleine et entière, et qu'il peut encore exciter en lui une foi vive et une religion sincère » (ibid.)

Mais deux raisons particulières demandent que l'on ne tarde pas à recevoir l'extrême-onction. Tout d'abord il faut savoir qu'un effet propre de ce sacrement est de rendre la santé. Il ne produit pas de miracle à proprement parler, mais il affermit le corps et lui donne de lutter plus efficacement contre la maladie. Attendre que le malade soit complètement épuisé, c'est empêcher le sacrement de produire cet effet. Ensuite, et c'est l'effet principal, le sacrement d'extrême-onction fortifie l'âme en enlevant les restes du péché ou l'espèce de langueur qu'entraîne toute faute. Alors que l'âme sent les forces de son corps l'abandonner, alors qu'elle est naturellement inquiète devant la séparation imminente, elle a grandement besoin de cette ultime libération qui bien souvent apporte une paix même sensible. Priver un malade de ce sacrement pour « ne pas lui faire peur », c'est agir bien cruellement et pécher gravement.

29 «

Les richesses de ces filles ce sont leurs vertus et surtout leur charité sans laquelle tout le reste serait vain. Elle les ont « amassées » car elles sont tout autant des dons de Dieu que le fruit de leurs efforts. Elles se sont montrées vertueuses et ont ainsi donné un exemple à imiter. Les Pères de l'Église se sont plus à voir dans ce verset un éloge de la femme bénie entre toutes les femmes, de la Très Sainte Vierge. St. Joseph et Notre-Seigneur lui-même la louent.

30 «

La richesse de la vie morale est intérieure : le royaume de Dieu est au-

dedans de nous. La beauté physique est tout extérieure. Elle n'est qu'une image de la vertu. Elle n'est pas mauvaise puisqu'elle a été créée par Dieu, mais elle trompe celles qui se confient en elle.

La beauté, en tous les cas, exige une grande vertu. Le moyen d'acquiescer celle-ci, c'est la crainte de Dieu qui est à la fois celle que l'on appelle servile (crainte des châtiments) et celle que l'on appelle filiale (crainte de déplaire à Celui que l'on aime).

Le pronom accentue l'avertissement : il n'y a que la femme bonne et pieuse qui sera louée.

31 « »

Dès cette terre il arrive que la personne vertueuse récolte le fruit de ses œuvres. La conduite de la femme forte est son plus bel éloge. La bonté qu'elle a répandue sur les autres produit la reconnaissance et la paix. Quand un saint meurt la lumière se fait facilement et le peuple fidèle reconnaît sa vertu « aux portes de la ville » c'est-à-dire que la louange est publique. Mais c'est surtout Dieu qui fera la pleine lumière. Son jugement est objet de crainte et d'attente et pourtant il n'est guère mystérieux puisque nous serons jugés sur nos œuvres.

Abbé Gaudray

Le recouvrement de l'Enfant-Jésus au Temple

Quelle fut la raison exacte de l'angoisse de la Très Sainte Vierge alors qu'elle recherchait l'Enfant-Jésus dans les rues de Jérusalem ? Rappelons tout d'abord les faits et essayons de scruter l'âme de notre Mère.

La Sainte Famille avait la coutume d'aller au Temple trois fois par an comme le demandait la Loi de Moïse. C'était le seul endroit au monde où des sacrifices pouvaient être offerts à Dieu. C'est en cette ville que l'Agneau immaculé consummera sa mission parmi les hommes en se laissant immoler pour la rémission des péchés. Certains ont pensé que saint Joseph et la Sainte Vierge ne prenaient pas habituellement l'Enfant avec eux par crainte du roi Archélaüs, digne fils d'Hérode le Grand, qui régnait alors en Judée. En tous les cas si l'Évangéliste raconte l'épisode que nous allons décrire, c'est aussi pour souligner l'obéissance de l'Enfant-Dieu qui, à douze ans, devient « fils de loi », soumis à toutes les prescriptions mosaïque, même celles du jeûne et des pèlerinages. Notre-Seigneur est donc là dans son Temple, non seulement parce qu'Il suit ses parents, mais surtout parce qu'Il est venu accomplir la volonté de son Père éternel.

Après les jours de la fête, c'est-à-dire au terme de l'octave, saint Joseph et la Très Sainte Vierge repartent dans leur demeure en Galilée. Pas l'ombre d'un reproche évidemment ne leur ait fait par la Sainte Écriture de la perte de l'Enfant. Est-ce que les hommes et les femmes marchaient séparément de telle



sorte que les saints époux ont pu très légitimement penser que Celui qui venait juste d'atteindre la majorité légale était avec l'autre. Est-ce que Notre-Seigneur avait tout simplement demandé la permission d'aller retrouver des cousins ou des connaissances ? En tous les cas une journée se passe avant qu'ils ne commencent à s'inquiéter. Que faire ? Après avoir recherché Notre-Seigneur dans la caravane dans laquelle ils se trouvaient, ils décident de rebrousser chemin. Il semble plus naturel de compter les trois jours dont parle la Sainte Écriture à partir de ce jour de voyage : une journée pour retourner dans la ville sainte, une journée de recherche, et enfin le jour du recouvrement dans le Temple. Notre-Seigneur est là à la manière des disciples, assis par terre selon la coutume orientale. Il répond aux rabbins qui l'entourent et pose des questions, non pas avec autorité comme Il le fera plus

tard, mais comme un élève qui semble désireux d'apprendre. Évidemment Il connaît toutes les réponses, mais cela ne l'empêche pas de raisonner avec ceux qui se croient ses maîtres. Ceux-ci sont émerveillés (hors d'eux-mêmes selon le texte grec) devant tant de sagesse ! Comme leurs serviteurs plus tard leur diront, ils doivent reconnaître que jamais homme n'a parlé comme cet Enfant. Nous savons bien pourquoi, mais eux ne le savaient pas, et certains ne le sauront jamais sur cette terre, malheureusement pour eux.

Répondons maintenant à notre question. Pourquoi la Sainte Vierge est-elle dans l'angoisse alors qu'elle recherche son Fils ? Elle, elle sait bien qu'Il est Dieu. Peut-elle penser un instant que le Verbe incarné s'est « perdu » dans les rues de Jérusalem, qu'Il n'a pas réussi à retrouver son chemin, qu'Il a laissé partir la caravane de retour par inadvertance ? À

quoi peut-elle donc penser si ce n'est au mystère de la Rédemption, à l'Homme des douleurs qui est venu porter les péchés du monde ? La vie publique et peut-être déjà la Passion ont-elles donc commencé ?

L'inquiétude de la Très Sainte Vierge est pour nous un grand encouragement. Comme nous, notre Mère du Ciel, vivait de la foi et pouvait être dans l'incertitude quant à ce que le bon Dieu attendait d'elle. Elle s'abandonnait avec pleine confiance, mais elle pouvait ne pas bien savoir la tournure que prendraient les événements.

C'est surtout dans l'incompréhension de la réponse de son Fils que la Sainte Vierge est admirable. Elle n'insiste pas. Bien sûr qu'elle sait que Jésus doit être aux affaires de son Père, mais pourquoi cela devrait-il se faire sans au moins prévenir ses parents de la terre ?

Notre-Dame est la petite servante du Seigneur, mais elle sait aussi qu'elle est celle qui doit écraser la tête du démon, qu'elle est la nouvelle Ève. Comment le mystère de la Rédemption pourrait-il commencer sans qu'elle en ait connaissance et sans son intervention ?

Notre-Seigneur ne laisse pas longtemps dans l'incertitude. Il s'est certainement levé à l'arrivée de ses parents. Maintenant Il les rejoint après avoir salué les Docteurs de la Loi. Non, le mystère de la Rédemption n'avait pas encore commencé. Sa « perte » dans Jérusalem n'était qu'un événement isolé destiné à mieux mettre en valeur sa soumission de tous les instants au sein de la Sainte Famille. Il ne commencera pas sa vie publique sans la prière de Marie : « ils n'ont plus de vin », « faites tout ce qu'Il vous dira ».

Abbé Gaudray

La Romanité, le thomisme et la théologie aujourd'hui

Volontiers les prêtres de la Fraternité citent saint Thomas d'Aquin et s'appuient sur son autorité. S'agit-il d'un choix personnel ? Les prêtres de l'Église catholique peuvent-ils faire autrement ? Il est vrai que la vérité du thomisme peut-être reconnue par tout esprit honnête, mais les blessures du péché originel rendent en général long et difficile ce travail de l'intelligence. Or le Magistère de l'Église a pour mission non seulement de transmettre le dépôt révélé, mais aussi de l'exposer avec ordre ainsi que d'écarter tout ce qui lui est contraire. Pour faire ce travail, l'Église utilise la philosophie et la théologie de saint Thomas. Il est le docteur commun.

Si les prêtres se veulent « thomistes » c'est donc tout d'abord par obéissance et amour filial envers l'Église, maîtresse de vérité au-dessus de tous ses docteurs.

« Au lieu de romanité nous aurions pu écrire thomisme, puisque notre pensée veut être toute thomiste comme elle veut être toute romaine, et qu'à nos yeux, thomisme et romanité ne sont pas seulement des valeurs spirituelles complémentaires, mais des valeurs spirituelles qui s'appellent et s'incluent mutuellement... Cependant, nous préférons décidément maintenir romanité. Quoi qu'il en soit des cheminements d'autrui, le nôtre ne nous a pas conduit du thomisme à la romanité, mais de la romanité au thomisme. C'est Rome, c'est la Chaire romaine de Pierre, Cathedra sancti Petri Romæ, qui a fait de nous un disciple de saint Thomas » (Abbé Berto in « Pour la Sainte Église Romaine »)

Les papes ont en effet donné des directives très nettes. C'est tout d'abord le pape Léon XIII qui, au XIX^e siècle, a restauré les études dans les séminaires et les universités catholiques en leur donnant saint Thomas comme guide. Il semble ne pas trouver de termes assez louangeurs pour parler de ce grand saint : « mais entre tous les docteurs scolastiques, brille, d'un éclat sans pareil, leur prince et maître à tous, Thomas d'Aquin, lequel, ainsi que le remarque Cajetan, pour avoir profondément vénéré les Saints Docteurs qui l'ont précédé, a hérité en quelque sorte de l'intelligence de tous. Thomas recueillit leurs doctrines, comme les membres dispersés d'un même corps ; il les réunit, les classa dans un ordre admirable, et les enrichit tellement, qu'on le considère lui-même, à juste titre, comme le défenseur spécial et l'honneur de l'Église. - D'un esprit ouvert et pénétrant,



Saint Thomas
Docteur de l'Église

d'une mémoire facile et sûre, d'une intégrité parfaite de mœurs, n'ayant d'autre amour que celui de la vérité, très riche de science tant divine qu'humaine, justement comparé au soleil, il réchauffa la terre par le rayonnement de ses vertus, et la remplit de la splendeur de sa doctrine. » (encyclique *Aeterni Patris*).

Il n'est pas difficile à Léon XIII de montrer qu'il n'est pas le premier à tenir saint Thomas en si haute estime : « Clément VI, Nicolas V, Benoît XIII, d'autres encore témoignent de l'éclat que son admirable doctrine donne à l'Église universelle. Saint Pie V reconnaît que

cette même doctrine confond, terrasse et dissipe les hérésies, et que chaque jour elle délivre le monde entier de funestes erreurs; d'autres, avec Clément XII, affirment que des biens abondants ont découlé de ses écrits sur l'Église universelle, et qu'on lui doit à lui-même les honneurs et le culte que l'Église rend à ses plus grands docteurs, Grégoire, Ambroise, Augustin et Jérôme; d'autres enfin ne crurent pas trop faire en proposant saint Thomas aux académies et aux grandes écoles, comme un modèle et un maître qu'elles pouvaient suivre sans crainte d'erreur. Et, à ce propos, les paroles du bienheureux Urbain V à l'académie de Toulouse méritent d'être rappelées ici : « Nous voulons et, par la teneur des présentes, Nous vous enjoignons de suivre la doctrine du bienheureux Thomas, comme étant véridique et catholique, et de vous appliquer de toutes vos forces à la développer (34). » À l'exemple d'Urbain V, Innocent XII impose les mêmes prescriptions à l'université de Louvain, et Benoît XIV au collège dionysien de Grenade. Pour couronner ces jugements portés par les Pontifes suprêmes sur saint Thomas d'Aquin, Nous ajoutons ce témoignage d'Innocent VI : « La doctrine de saint Thomas a, plus que toutes les autres, le droit canon excepté, l'avantage de la propriété des termes, de la mesure dans l'expression, de la vérité des propositions, de telle sorte que ceux qui la possèdent ne sont jamais surpris hors du sentier de la vérité, et que quiconque l'a combattue a toujours été suspect d'erreur » (ibid.)

Il reste à Léon XIII à ajouter son nom à cette longue liste: « Nous donc, tout en proclamant qu'il faut recevoir de bonne grâce et avec reconnaissance toute pensée sage, toute invention heureuse, toute découverte utile, de quelque part qu'elles



Saint Pierre dans St Pierre de Rome

viennent, Nous Vous exhortons, Vénérables Frères, de la manière la plus pressante, et cela pour la défense et l'honneur de la foi catholique, pour le bien de la société, pour l'avancement de toutes les sciences, à remettre en vigueur et à propager le plus possible la précieuse doctrine de saint Thomas.» (ibid.)

Le pape saint Pie X a plusieurs fois parlé de saint Thomas d'Aquin

en particulier à l'occasion de sa lutte contre le modernisme, mais il a voulu dans un dernier motu proprio (deux mois avant de mourir) revenir sur le titre de docteur commun qui lui a toujours été décerné : « Et maintenant Nous déclarons de plus que non seulement ceux-là ne suivent point saint Thomas, mais s'égarer très loin du saint Docteur, qui pervertissent dans leurs interprétations ou qui méprisent entièrement ce qui, dans sa philosophie, en constitue les principes et les grandes thèses. Que si la doctrine de quelque auteur ou de quelque saint a été jamais recommandée par Nous ou par Nos prédécesseurs avec des louanges particulières, en telle sorte même qu'aux louanges se joignent l'invitation et l'ordre de la répandre et de la défendre, il est aisé de comprendre qu'elle a été recommandée dans la mesure où elle s'accordait avec les principes de Thomas d'Aquin ou qu'elle ne s'y opposait en aucune manière » (*motu proprio Doctoris angelici*).

Le pape Pie XI reviendra sur ce rapport que saint Thomas d'Aquin soutient avec tous les autres docteurs de l'Église : « Quant à Nous, Nous trouvons si justifiés les magnifiques hommages rendus à ce génie vraiment divin que, à Notre avis, il convient d'appeler non seulement Docteur angélique, mais encore le docteur commun ou universel de l'Église, celui dont l'Église a fait sienne la doctrine, comme le prouvent tant de documents de toute sorte. »

Depuis la mort de saint Thomas, l'Église a utilisé sa philosophie et sa théologie parce qu'elles sont vraies et qu'elles sont parfaitement adaptées à la mission qu'elle doit remplir auprès des âmes. Monsieur l'abbé Berto, dans un style inimitable, en fait le constat : « or, quand il lui plaît, et il lui plaît souvent, de se mêler de théologie, c'est le thomisme qu'elle utilise, bien plus qu'elle s'approprie. C'est encore un fait. J'en suis comblé de satisfaction, mais enfin j'en crèverais de dépit que je n'y pourrais rien. S'il est vrai que le Saint Concile de Trente ait placé la Bible sur l'autel de la salle des séances, c'est aux historiens d'en décider. Mais qu'on lise les chapitres proprement théologiques de cette admirable Assemblée, qu'on entende Benoît XIV sur les contrats ou Pie X sur le Sillon, Grégoire XVI sur les libertés modernes ou Léon XIII sur la condition des ouvriers, Pie IX sur le naturalisme ou Benoît XV sur l'inspiration des Écritures, Pie XI sur le communisme ou Pie XII sur le Corps Mystique, je veux bien que le loup me croque si la théologie qu'exploitent ouvertement les Conciles et les Pontifes romains n'est pas la

théologie thomiste la plus authentique, la plus reconnaissable, la plus caractérisée » (ibid.)

Pour le pape Benoît XVI, tout cela n'était que le fruit de circonstances historiques : « lorsqu'au XIII^e siècle, par l'intermédiaire des philosophes juifs et arabes, la pensée aristotélicienne entra en contact avec le christianisme médiéval formé par la tradition platonicienne, et que la foi et la raison risquèrent d'entrer dans une opposition inconciliable, ce fut surtout saint Thomas d'Aquin qui joua le rôle de médiateur dans la nouvelle rencontre entre foi et philosophie aristotélicienne, plaçant ainsi la foi dans une relation positive avec la forme de raison dominante à son époque » (discours à la curie romaine du 22 décembre 2005). Pour Benoît XVI, il semble qu'il ne s'agisse pas d'exprimer en des termes définitifs la vérité éternelle, mais de parvenir à un consensus à un moment donné de l'histoire. C'est ainsi que le Concile Vatican II aurait fait avec la philosophie moderne ce que saint Thomas avait fait avec Aristote : « le douloureux débat entre la raison moderne et la foi chrétienne qui, dans un premier temps, avait connu un début difficile avec le procès fait à Galilée, connu assurément de nombreuses phases, mais avec le Concile Vatican II, arriva le moment où une nouvelle réflexion était nécessaire. Dans les textes conciliaires, son contenu n'est certainement tracé que dans les grandes lignes, mais cela a déterminé la direction essentielle, de sorte que le dialogue entre religion et foi, aujourd'hui particulièrement important, a trouvé son orientation sur la base du Concile Vatican II » (ibid). Dans cette manière de voir, saint Thomas peut être étudié comme un riche instant d'une vérité en évolution perpétuelle, mais ses œuvres sont périmées comme le seront d'ailleurs un jour les textes de Vatican II !

Abbé Gaudray



Léon XIII

Remettre en vigueur et propager le plus possible la précieuse doctrine de saint Thomas

LE LINCEUL DE TURIN

Nombre d'entre vous connaissent bien cette image de Notre-Seigneur imprimée sur un morceau de lin de 4,41 m de long sur 1,13 m de large.

Si du moins nous n'avons pas tous eu la chance de contempler de visu le portrait, sans doute les reproductions photographiques nous donnent une idée assez précise de cette étonnante relique de la Passion. Elle est conservée actuellement dans la cathédrale St Jean de Turin, au Nord de l'Italie.

Nombre d'entre vous connaissent bien cette image de Notre-Seigneur imprimée sur un morceau de lin de 4,41 m de long sur 1,13 m de large. Si du moins nous n'avons pas tous eu la chance de contempler de visu le portrait, sans doute les reproductions photographiques nous donnent une idée assez précise de cette étonnante relique de la Passion. Elle est conservée actuellement dans la cathédrale St Jean de Turin, au Nord de l'Italie.

Pour aller plus avant, il nous semble nécessaire au préalable de donner quelques précisions. Il s'agit d'un tissu de lin, finement tissé (3 à 4 mm d'épaisseur) et sur lequel apparaît l'image d'un homme ayant été maltraité. Les points de convergences entre les blessures constatées sur le Linceul et le récit

de la Passion des Évangiles ne sont certes pas une simple coïncidence. Sur le tissu, on remarque aussi des pièces de tissu rajoutées, qui sont des réparations faites par les Clarisses de Chambéry après l'incendie de 1534.

L'étude de cette relique nécessite tout d'abord de retracer son histoire. Puis nous exposerons quelques découvertes scientifiques sur le St Suaire avant de terminer par des considérations sur la Passion et le St Suaire.

L'HISTOIRE DU LINCEUL

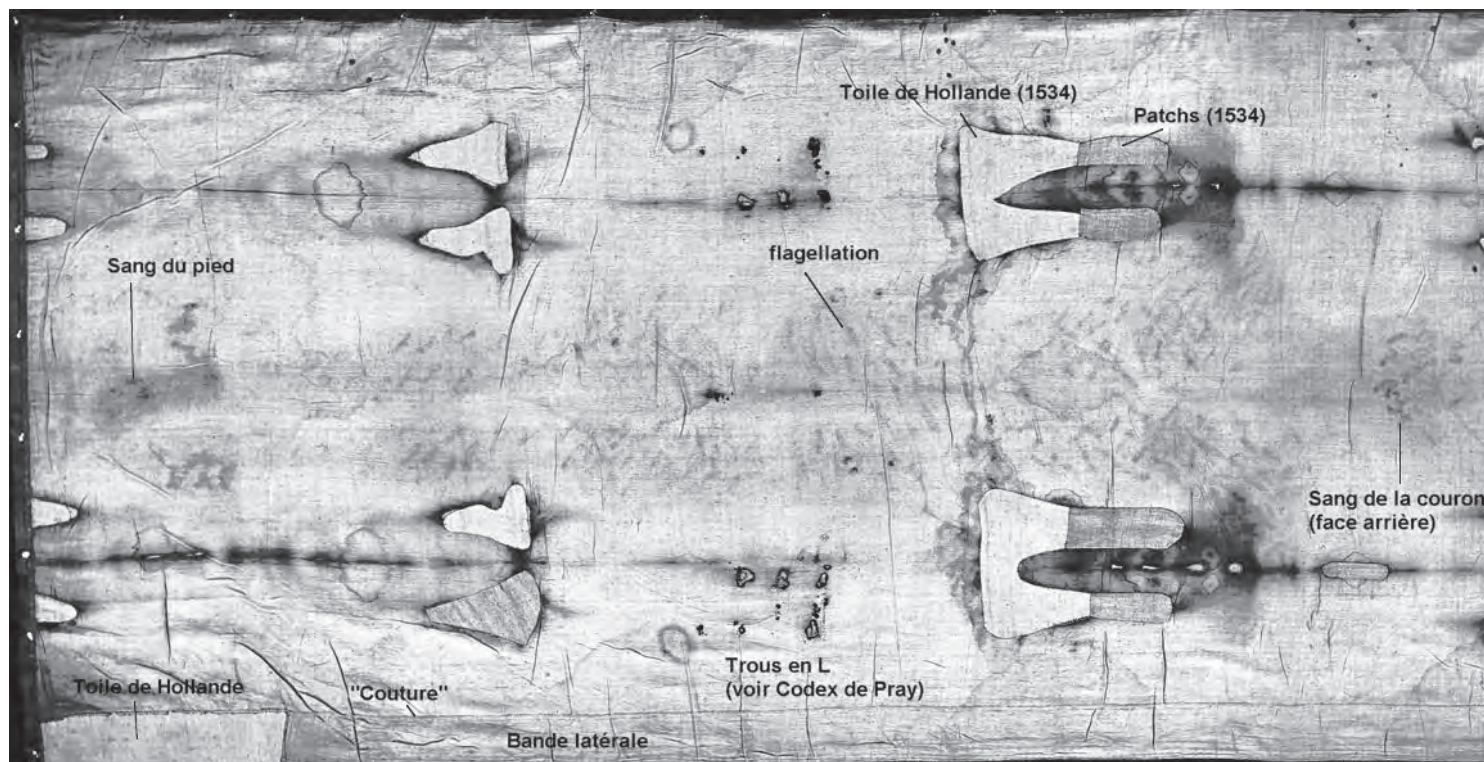
• Avant 1357

L'histoire du Linceul avant 1357 est assez hypothétique mais les historiens et les chercheurs nous donnent quelques pistes intéressantes.

Tout d'abord, au VI^e siècle, se trouvait à Edesse « une image extraordinaire, non

faite de main d'homme ». De nombreuses études actuelles l'identifient avec le Linceul. Le tissu, qui était plié, ne laisse voir que le visage, comme le montrent certaines représentations. Pourquoi l'image serait-elle à Edesse ? Il faut se rappeler qu'après l'Ascension de Notre-Seigneur, et pour éviter les troubles de l'invasion romaine, nombre de chrétiens se sont réfugiés à Edesse. On comprend aisément que les chrétiens, dans leur fuite, aient emmené les souvenirs les plus chers de Notre-Seigneur et facilement transportables. C'est le cas du Linceul.

Au Xe siècle, « l'image d'Edesse » est transférée à Constantinople. Entre le VI^e et le Xe siècle, il semble donc y avoir un trou, une absence d'informations. Or au VII^e et IX^e s. ont lieu en Orient des persécutions contre les images saintes : ce sont les crises iconoclastes. Pour préserver le Linceul, ou image d'Edesse, il est probable que les



chrétiens aient caché pendant un temps la relique. Les croisés, qui passeront par Constantinople, pourront vénérer la relique, avant qu'elle ne disparaisse lors du sac de la ville (1204). Voilà ce qu'en dit Robert de Clari : « Parmi les autres monastères, il y en avait un qu'on appelait Notre Dame de Blacherne, où se trouvait le Linceul où Notre-Seigneur fut enveloppé, et qui chaque vendredi était dressé tout droit si bien qu'on pouvait y voir distinctement la représentation de Notre-Seigneur; et personne, ni Grec ni Franc, n'a su ce qu'il devint quand la ville fut prise. » Un chevalier se sera sans doute emparé alors de la relique pour la ramener en Occident.



• De 1357 à nos jours

Depuis 1357, l'histoire du St Suaire est bien connue. A cette date, les premières ostensions de la relique sont organisées par Jeanne de Vergy. C'est à Cléry, en Champagne que la veuve de Geoffroy de Charny expose la relique. Mgr Pierre d'Arcis tente en 1389 d'arrêter les ostensions. Il écrit au St Siège, mais loin de l'approuver, Clément VII confirme la possibilité d'exposer la relique notamment par une bulle du 28 juillet

1389 et une autre de 1390. Il accorde des indulgences aux pèlerins qui viendront vénérer « l'image ou représentation du suaire du Seigneur conservée avec respect (ou vénération) ». Mgr Pierre d'Arcis est réduit au silence.

La suite ne fait pas beaucoup de mystères. Après moult pérégrination, Marguerite de Charny, descendante de Jeanne de Vergy, cède la relique en 1453 à la maison de Savoie. Celle-ci en aura la garde jusqu'en 1983, c'est-à-dire jusqu'à la mort de Humbert II de Savoie (18 mars 1983). Par disposition testamentaire, celui-ci transmet le Linceul au St Siège qui en assure maintenant la garde et la conservation.

Pour revenir au début du XVI^e siècle, le Linceul est placé à Chambéry. Il y subit en 1532 un incendie qui l'endommage, d'où les réparations que nous voyons se répéter 24 fois sur le Linceul. L'eau qui servit pour éteindre l'incendie, a aussi marqué le tissu.

C'est en 1578 que le St Suaire est déplacé définitivement à Turin en Italie. Pour l'anecdote, c'est à cause de (ou grâce à – cela dépend de quel côté des Alpes on se place -) saint Charles Borromée que la relique se trouve maintenant en Italie. En effet, l'archevêque de Milan avait décidé de faire le pèlerinage à pieds de sa ville jusqu'au St Suaire. Et pour lui éviter

un trop long voyage, le duc de Savoie amena la relique jusqu'à Turin.

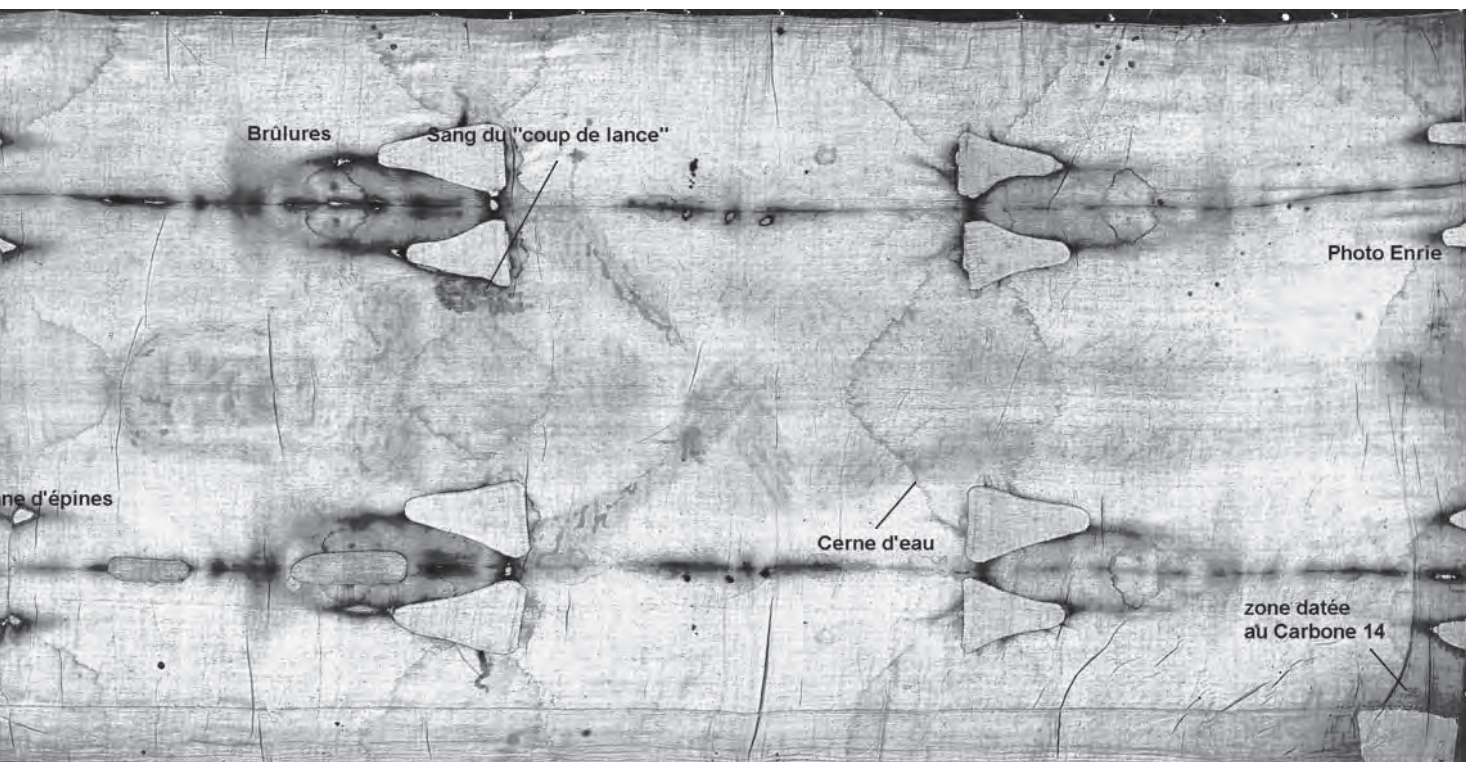
• Les découvertes scientifiques du Linceul

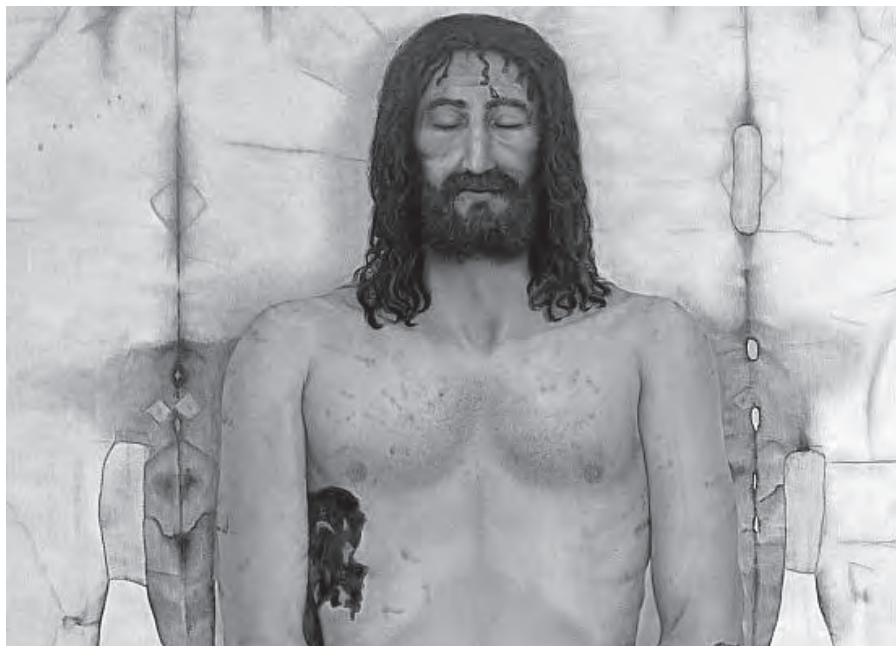
Depuis Secundo Pia, et les premières photographies de 1898, il est étonnant et admirable de voir que nombre de disciplines scientifiques se sont penchées sur le Linceul et chacune a pu nous dévoiler un aspect de sa richesse extraordinaire. Seule note discordante, le carbone 14. Nous essayerons de formuler une hypothèse à ce sujet. Pour ne pas allonger outre mesure cet article, nous ne nous arrêterons que sur certains aspects de la relique, facilement abordables et explicables. Une bonne lecture permettra de compléter les connaissances de la relique.

• La photographie

En 1898, un homme nommé Secundo Pia réalise une photographie du Linceul. Il se rend compte, en développant le cliché que l'image semble beaucoup plus nette et précise en négatif. L'image a une haute résolution, qui permet d'admirer tous les détails.

Contrairement aux photos que nous prenons, l'image du Linceul n'est absolument pas saturée (c'est-à-dire qu'il n'y pas d'excès de lumière à un endroit particulier par exemple).





Il n'y a pas non plus de distorsions dans l'image. En effet, dans les photos que nous prenons, les lentilles entraînent inévitablement une déformation plus ou moins importante de l'image sur les bords. Ce n'est pas le cas du Linceul qui est une image parfaite, sans déformation (elle est comme une projection orthogonale).

Enfin dernière particularité de l'image : elle semble ne pas avoir de contour, contrairement aux photos et aux peintures que nous connaissons. Plus on se rapproche, plus les bords semblent flous, ce qui rajoute une contrainte supplémentaire pour la formation de cette image.

• Image trois dimensions

En 1976, des chercheurs de la NASA se servent d'un appareil utilisé par l'agence spatiale américaine. Celui-ci a pour but de restituer le relief à partir d'une photo d'un objet cosmique. Par exemple, une scientifique prend une photo de la lune et grâce à cet appareil, il pourra reconstituer le relief de la parcelle prise sur le cliché. Le principe est simple : plus une zone est claire, plus elle est interprétée comme élevée et à contrario, plus une zone est sombre, plus son relief est bas. Cet appareil, nommé VP8, a cependant ses limites, puisque, pour qu'il donne une réponse cohérente, il est nécessaire qu'il y ait une corrélation entre hauteur topographique et quantité de lumière renvoyée.

Appliqué à une photo ou même une peinture, l'appareil aura des résultats plus ou moins probants. Pourquoi ? Parce que l'artiste jouera sur les ombres et les lumières pour donner du relief à son chef d'œuvre. Le nez par exemple, projettera une ombre qui sera interprétée comme un trou par le VP8. Drôle de résultat.

Pourtant, dans le cas du St Suaire, il n'en est rien. Le codage 3D est parfait et au fur à mesure des années et de l'avancement des techniques, les chercheurs ont pu donner une image de plus en plus précise. On peut dire que non seulement le St Suaire est un négatif, mais en plus qu'il contient des informations tridimensionnelles.

• Anatomie

L'étude médico-légale a d'abord cherché à savoir si les proportions de ce corps peuvent être celui d'un homme véritablement. Ils en sont arrivés à une réponse positive. Pour prendre un exemple contraire, regardez une représentation du St Suaire datant de quelques siècles et sans être médecin légiste, vous vous rendrez vite compte qu'il y a un problème de proportion. On peut donc dire que cet Homme avait entre 30 et 40 ans, mesurant 1,78 m environ, de type méditerranéen.

Des détails sont admirables de précisions, par exemple dans la circulation sanguine.

• Pollens

On a retrouvé à l'emplacement du nez, des genoux et des pieds, des poussières

d'aragonite, du carbonate de calcium provenant du travertin, une pierre utilisée à Jérusalem.

Sur les 58 espèces de pollens retrouvées sur le Linceul, 44 proviennent du bassin méditerranéen voire de Palestine notamment, et 28 d'entre elles ont été identifiées comme provenant d'espèces florissant au printemps entre Jérusalem et Jéricho.

La présence de ces pollens, découverte par le Dr Max Frei (décédé avant de pouvoir publier l'ensemble de ses travaux) sera confirmée en juillet 1988 par les Dr Alan Adler, le Dr Walter McCrone (ce dernier étant un farouche opposant à l'authenticité du Linceul) et plus récemment par le Dr Avinoam Danin, palynologue de l'université de Jérusalem.

Sur la tunique d'Argenteuil (autre relique qui serait le vêtement porté par Jésus avant de monter sur la croix), les auteurs ont retrouvé à sa surface des pollens de deux espèces particulières de tamarin et de pistachier qui ne se rencontrent qu'en Palestine, espèces que l'on a aussi retrouvées sur le linceul de Turin et sur le suaire d'Oviedo.

• Les inscriptions

Depuis 1979, les chercheurs supposent la présence d'inscriptions au niveau du visage. Mais ce n'est qu'en 1998 qu'André Marion met en évidence ces lettres. Il y décrypte notamment :

- sur la gauche du visage les mots latin **IN NECEM**, sous le menton un N dédoublé qui rappelle les deux N de IN NECEM signifiant " tu iras à la mort "
- sur la droite du visage la mot grec **PEZO** « accomplir un sacrifice », ainsi que les lettres grecques **Ψ, Σ, Κ Ι Α** qui pourrait signifier (ce n'est qu'une hypothèse) en 2 mots « ombre de visage » ou « visage à peine visible »
- sur la gauche du visage les lettres latines **SB** "Signum Baldinii" qui sont supposées être le sceau de Baudoin roi de Jérusalem
- un ensemble de lettres pour le mot grec **NAZAPENOS** pour « le nazaréen » mais encore une fois les lettres sont peu visibles et la traduction est contestée.
- des lettres grecques **ΑΔΑΜ** évoquent le mot « ADAM », sous le menton les

lettres **HΞOY** seraient un ensemble composé du mot "Jésus"

- sur le front les 2 lettres **IC** comme sur les icônes byzantines qui représentent la première et la dernière lettre de **IHEOYC** « Jésus ».

D'autres inscriptions n'auraient pas encore été décryptées. Reste à savoir par qui celle-ci ont-elles été écrites.



• Le problème du carbone 14

Pour terminer l'aperçu scientifique, nous pouvons aborder le problème du carbone 14. Le principe est simple. Tout corps organique (animal ou végétal) absorbe une certaine quantité de carbone pendant sa vie qui est connue. A sa mort, le nombre de carbone 14 décroît selon une loi exponentielle. Il est donc possible, en mesurant la quantité de carbone 14 restant, de dater le corps organique. Les chercheurs ont donc voulu appliquer cette méthode au St Suaire. Un échantillon fut prélevé en 1988 et transmis à trois laboratoires. Ceux-ci le datèrent entre 1260 et 1390.

Plusieurs hypothèses ont été émises, remettant en cause le sérieux de cette datation.

L'hypothèse la plus récente date de 2000. Deux chercheurs, Benford et Marino, ont affirmé que l'échantillon qui avait été prélevé pour le carbone 14 appartenait à une réparation datant du Moyen Age. Pourquoi dire cela ? Parce que dans l'échantillon carbone 14, on retrouve du coton, tandis que le Linceul est du lin pur. Raymond Rogers, chimiste réputé

des Etats Unis et ardent défenseur de la datation au carbone 14 affirme contre les deux chercheurs, Benford et Marino : « Je peux démontrer en 5 minutes l'absurdité de la réparation médiévale. » Il se procure des fils de l'échantillon carbone 14, du St Suaire... et après plusieurs heures de travail reconnaît humblement son erreur. L'échantillon carbone 14 contient bien du coton. Il date donc du Moyen Age.

En conclusion, on peut dire que lorsque plusieurs preuves convergent toutes vers un même point, on peut légitimement se demander si celle qui est discordante n'est pas erronée.

• Le St Suaire et la Passion

En ce temps de la Passion, le Linceul est un précieux moyen pour méditer sur les souffrances du Christ.

Tout d'abord les souffrances physiques. Notre-Seigneur a été recouvert d'un casque d'épine qui, en s'enfonçant dans la tête, a provoqué d'abondantes coulées de sang. La paupière droite a été déchirée. La cloison nasale est déplacée.

La flagellation fut particulièrement violente. Le flagrum romain comportait en son extrémité des sorte de petites altères, soit en plomb, soit en osselet, qui avaient pour but d'augmenter les blessures et aussi les souffrances. Les médecins ont relevé entre 100 et 120 coups de fouet. Une telle flagellation était bien souvent mortelle, notamment par l'augmentation d'une toxine dans le sang : la bilirurine (que l'on retrouve avec abondance sur le Linceul).

Le St Suaire nous apprend encore beaucoup sur le portement de Croix, avec les hématomes qu'il a provoquée sur l'épaule gauche. Notre-Seigneur avait sans doute les deux mains liées au patibulum, partie horizontale de la croix qui pesait environ 50 kg. Lors de la montée au calvaire, à chaque chute non seulement notre Sauveur ne pouvait se servir de ses mains pour se retenir puisqu'elles étaient entravées, mais de plus le patibulum venait l'écraser.

Lors de la crucifixion, le percement des mains et des pieds, visible très nettement sur le Linceul, a dû provoquer des douleurs indicibles. Enfin, alors que le divin supplicé souffrait pour nous sur la croix, on remarque très nettement la

double peine physique qui le torturait : l'asphyxie et les crampes. En effet, au niveau des bras, on peut remarquer deux directions de coulées à partir des clous ; l'une quasiment à 90° par rapport au bras et l'autre qui suit plus le bras. En effet, lorsque le supplicé souffrait trop de l'asphyxie, il tirait sur ses bras pour reprendre son souffle (coulée le long du bras). Et lorsque la douleur devient insupportable sur les bras à cause de la tétanie, il se relâche (coulée à 90°).

Enfin, la blessure du Sacré Cœur, la blessure du côté est clairement visible. On peut même affirmer à partir du St Suaire, qu'elle a été faite après la mort, parce que la blessure ne s'est pas du tout refermée.

Mais bien des souffrances ne transparaissent pas sur le Linceul. St Thomas nous explique que plus une personne est sensible, plus elle ressent fortement la douleur. Or, Notre Seigneur, qui avait un corps parfait, possédait la sensibilité la plus grande qu'aucun homme n'aura jamais. Les souffrances physiques prenaient alors une intensité particulière. Et encore faut-il tenir compte des souffrances morales. Pour prendre un exemple, nous pouvons réfléchir sur l'abandon de ses amis, les Apôtres. Quelle douleur vive a-t-il dû ressentir suite à cette trahison. Et cela n'est pas marqué sur le St Suaire.

• Conclusion

Nous avons vu au cours de ce bref exposé, trois aspects de la précieuse relique du Linceul de Turin : son histoire, quelques-unes des découvertes scientifiques et enfin le St Suaire et la Passion. C'est ce dernier aspect qui doit retenir le plus notre attention, parce qu'il nous montre toute la laideur du péché et tout l'amour que Notre Sauveur nous témoigne en nous rachetant par un supplice si terrible. Pourquoi a-t-il enduré des souffrances si cruelles ? Pour la gloire de son Père d'abord. La deuxième raison est la richesse de la gloire future qui n'est rien en comparaison des tribulations de cette vie, comme nous dit l'Apôtre : « les souffrances de cette vie ne sont rien en comparaison de la gloire de la vie future » (Rm 8, XVIII).

Abbé Héon

Rome/Fraternité Saint-Pie X : où en sommes-nous ?

C'est sous ce titre que le journal « L'homme nouveau »¹ propose les réflexions de Monsieur l'abbé Barthe au sujet des rapports entre Rome et la Fraternité Saint-Pie X.

Pourquoi ce journal a-t-il préféré interroger un ancien prêtre de la Fraternité plutôt que son Supérieur général actuel ou un de ses assistants ? En tous les cas il ne s'agissait pas de demander aux autorités romaines puisque ce sont elles qui vont être mises en cause dans l'article.

Selon Monsieur l'abbé Barthe, le différend (entre Rome et la Fraternité) est « devenu très net » tout en étant « exactement le même qu'il y a vingt-cinq ans ». Du côté de Rome il s'agit de faire accepter le Concile Vatican II. Du côté de la Fraternité c'est au contraire le refus de tout ce qui est inconciliable avec la Tradition. L'auteur cite une conférence du Cardinal Ratzinger rendant compte des échanges avec la Fraternité en 1988 : « Défendre la validité et le caractère obligatoire du concile Vatican II, à l'encontre de Monseigneur Lefebvre, est et continuera d'être une nécessité ».

Quelle est donc la solution selon Monsieur l'abbé Barthe ?

Il faudrait que Rome abaisse ses exigences et revienne à la déclaration doctrinale signée par Monseigneur Lefebvre — déclaration « ambiguë, au sens strict du terme » — c'est-à-dire une « acceptation différenciée du Concile ». Comment l'auteur de l'article peut-il avancer une telle idée alors que lui-même cite Monseigneur Lefebvre expliquant le sens obvie du texte qu'il a signé ? Pour Monseigneur le terme « Tradition » n'était pas ambigu et c'est précisément au nom de la Tradition qu'il a toujours rejeté plusieurs affirmations du Concile. Imaginait-il que deux mois plus tard il serait excommunié par le pape Jean-Paul II en raison de sa conception erronée de la Tradition ? Pouvait-il prévoir que le pape Benoît XVI présenterait le catéchisme de l'Église catholique (publié un an après la mort de Monseigneur et présentant très fidèlement la doctrine du concile Vatican II) comme un modèle de « cohérence » avec le magistère traditionnel ?

Toute l'équivoque était du côté de Rome qui, ce 5 mai 1988, ne signait que pour faire patienter Monseigneur Lefebvre et ne concéderait qu'un évêque d'un certain « profil ». Quand Monseigneur a compris que le temps d'une franche collaboration n'était pas venu, il s'est retiré.

Mais le point le plus contestable de cet article n'est pas encore celui-là. Monsieur l'abbé Barthe insiste sur le fait que le concile Vatican II n'est pas infaillible et qu'en conséquence (c'est ici le point essentiel de son sophisme) il peut être l'objet « d'un débat théologique ». Il semble que, pour lui, la seule chose qui puisse faire cesser les discussions soit une définition *ex cathedra*. Tout ce qui n'a pas été déclaré par le magistère extraordinaire serait matière à opinion et donc devrait pouvoir être librement discuté. Il va jusqu'à donner l'exemple de l'encyclique *Humanae vitae* du pape Paul VI. Ce texte, qui ne fait que répéter l'enseignement de l'Église sur la régulation des naissances (au moins dans ses conclusions), ne serait pas moins discutable que la déclaration *Dignitatis humanae* sur la liberté religieuse. Monsieur l'abbé Barthe, quant à lui, pense probablement que la liberté religieuse du concile Vatican II est fautive et que la contraception artificielle est blâmable, mais il considère que ce n'est pour l'instant qu'une question d'opinion. Cela fait frémir !

Passons sur le fait que la condamnation de la liberté religieuse a été très probablement prononcée par le magistère extraordinaire. La question présente est plutôt celle-ci : que fait Monsieur l'abbé Barthe de l'enseignement constant de l'Église ? La foi catholique se réduit-elle aux définitions *ex cathedra*, somme toute peu nombreuses ? Quelle est la place du magistère ordinaire universel, et même du magistère simplement ordinaire, dans une telle conception ? Monsieur l'abbé Barthe semble bien avoir gardé une mentalité sédévacantiste selon laquelle le magistère est soit infaillible, soit discutable³. Ainsi il pensait que le pape Paul VI proposait la liberté religieuse comme une doctrine infaillible et en tirait la conclusion qu'il n'était pas pape. Aujourd'hui il pense que cette doctrine n'est enseignée que par un magistère « simplement authentique » et alors il la conteste sans vergogne. Tout son raisonnement est

bâti autour de la question du pape et de son magistère extraordinaire. C'est cela qui sous-tend l'avis qu'il donne quant à l'attitude que Rome devrait adopter à l'égard de la Fraternité. Quand il s'agit de professer la foi, l'équivoque est matière à péché. Il serait impossible, par exemple, de signer une déclaration doctrinale qui laisserait planer un doute sur la conception immaculée de Marie. Mais puisque pour Monsieur l'abbé Barthe la foi se réduit aux définitions *ex cathedra*, l'ambiguïté ne pose aucune difficulté dès que celles-là ne sont pas en jeu. Il faut savoir « régresser pour progresser » c'est-à-dire qu'il faut reconnaître que tout est discutable en dehors et dans l'attente du magistère infaillible, tout, même la liberté religieuse, même l'œcuménisme, même la collégialité, mais alors aussi même la contraception...

Cette hypertrophie du magistère extraordinaire et ce mépris du magistère ordinaire, universel ou non, n'est tout simplement pas catholique⁴. Nos pères dans la foi n'ont pas attendu des définitions pour rejeter la doctrine d'Arius, de Nestorius ou d'Eutychès. « Dans l'Église catholique elle-même, il faut veiller soigneusement à s'en tenir à ce qui a été cru partout, toujours, et par tous. Car est véritablement et proprement catholique, comme le montrent la force et l'étymologie du mot lui-même, l'universalité des choses. Et il en sera ainsi si nous suivons l'Universalité, l'Antiquité, le Consentement général : nous suivons l'Universalité, si nous confessons comme uniquement vraie la foi que confesse l'Église entière répandue dans l'univers ; — Antiquité, si nous ne nous écartons en aucun point des sentiments manifestement partagés par nos saints aïeux et par nos pères ; — le Consentement enfin si, dans cette antiquité même, nous adoptons les définitions et les doctrines de tous, ou du moins de presque tous les évêques et les docteurs. » (*Commonitorium de St Vincent de Lérins*).

Le concile Vatican II a plusieurs fois remis en cause des doctrines enseignées par le magistère de toujours, que celui-ci se soit prononcé d'une manière solennelle ou non, peu importe ici. Ce n'est pas en réduisant le magistère non-infaillible au rang d'opinion discutabile que l'on pourra résoudre les problèmes soulevés par le Concile. Le vrai critère a été donné par Monseigneur Lefebvre : ce qui en Vatican II est en accord avec la Tradition⁵ doit être accepté, ce qui est ambigu doit être clarifié à la lumière de la Tradition, ce qui lui est contraire doit être rejeté.

(1) Numéro du 5 janvier 2013

(2) « À la racine de cet acte schismatique, on trouve une notion incomplète et contradictoire de la Tradition. Incomplète parce qu'elle ne tient pas suffisamment compte du caractère vivant de la Tradition » (Lettre apostolique *Ecclesia Dei* du 2 juillet 1988) (3) Ils ne voient pas que les termes sont contradictoires : un magistère « discutabile » n'est pas du magistère.

(4) « Et l'on ne doit pas penser que ce qui est proposé dans les lettres Encycliques n'exige pas de soi l'assentiment, sous le prétexte que les Papes n'y exerceraient pas le pouvoir suprême de leur magistère. C'est bien, en effet, du magistère ordinaire que relève cet enseignement et pour ce magistère vaut aussi la parole : « Qui vous écoute, m'écoute... », et le plus souvent ce qui est proposé et imposé dans les Encycliques appartient depuis longtemps d'ailleurs à la doctrine catholique. Que si dans leurs Actes, les Souverains Pontifes portent à dessein un jugement sur une question jusqu'alors disputée, il apparaît donc à tous que, conformément à l'esprit et à la volonté de ces mêmes Pontifes, cette question ne peut plus être tenue pour une question libre entre théologiens. » (Encyclique *Humani Generis* du pape Pie XII)

(5) Comprise d'une manière... traditionnelle, c'est-à-dire non pas comme une transmission évolutive mais comme « la parole de Dieu qui n'est pas écrite, mais qui, communiquée de vive voix par Jésus-Christ et par les Apôtres, est parvenue sans altération de siècle en siècle jusqu'à nous par le moyen de l'Église. » (Catéchisme de saint Pie X)

DANS NOTRE RÉGION

Un bonhomme d'avant la Révolution : M. Chaillou (1766-1846)

Augustin Chaillou est né en 1766 à Chemillé dans le diocèse d'Angers. Ses parents mourront brûlés vifs pendant les guerres de la Vendée (l'histoire de sa famille pendant cette période est à reconstituer).

Il entre au séminaire d'Angers en 1786 puis dans la société des prêtres de Saint-Sulpice en 1789. En 1790, il est envoyé au Grand Séminaire de Lyon, où il refuse de prêter le serment schismatique et doit émigrer en Suisse. Ils sont une centaine de prêtres français, dans une petite ville voisine de la frontière, qui se réunissent tous les soirs dans l'église où ils donnent un salut de pénitence et prient avec ferveur pour leur malheureuse patrie. « C'était un spectacle bien attendrissant, » disait-il, et alors encore l'émotion montait de son cœur à ses yeux. Cependant la disette s'étant fait sentir dans la ville, les prêtres français, fuyant de retraite en retraite, sont obligés de se disperser. M. Chaillou cherche un refuge dans les montagnes, où les pâtres conduisent leurs troupeaux depuis le printemps jusqu'en octobre. Le froid est piquant, la nuit surtout ; les prêtres âgés couchent dans les chalets chauffés par des fours où les pâtres préparent leurs fromages ; mais les jeunes prêtres, et M. Chaillou est du nombre, passent les nuits dans les étables.

Puis M. Chaillou décide de rentrer en France pour y travailler au salut des âmes : il exerce un ministère clandestin. Un de ses anciens élèves se souvient : « La cloche du séminaire de Bayeux nous a souvent interrompus au milieu de ces récits intéressants. Il arriva un jour au bon prêtre d'être surpris dans une maison où il vivait caché pendant le jour, afin d'administrer les sacrements pendant la nuit, de concert avec un autre prêtre. Celui-ci, jeune et alerte, voyant venir les inquisiteurs, se cacha sous des paquets de fil. M. Chaillou, qui ne voyait aucun moyen d'échapper, attendit tranquillement l'arrivée des patriotes et fut conduit en prison. Mais au bout de quelques semaines, les portes de la prison lui furent ouvertes et il put continuer d'exercer son ministère sans être de nouveau inquiété. »

Dès qu'il est possible de rétablir les séminaires, M. Chaillou est nommé économiste au séminaire de Lyon puis supérieur à Saint-Flour et enfin à Bayeux en 1825. « Dire combien on le chérissait au Séminaire de Bayeux, et combien on y goûtait l'excellence de son cœur, serait superflu ; on se souvient que dans les causeries familières on ne l'appelait que le Bonhomme, pour mieux exprimer sa vertu dominante. Un élève qui le connaissait bien disait un jour : « On ne voit plus de semblables natures, c'est un bonhomme d'avant la Révolution. »



Tombe de M. Chaillou dans le cimetière de Bayeux (Calvados)

HIC JACET IN SPEM RESURRECTIONIS AUGUSTINUS CHAILLOU
ANDEGAVENSIS

PRESBYTER SOCIETATIS S. SULPITII
BAJOCENSIS SEMINARII ANNIS XXII SUPERIOR
D. D. EPISCOPI VICARIUS GENERALIS

FIDEM NAVITER CONFISCUS ET EXUL IN ANGSTIA TEMPORUM
RELIGIONE FERVENS CONSILIO PRUDENS MANSUETUDINE PRAECIPIUS
CLERO USQUE IN FINEM ADDICTUS ET DILECTUS
ANIMAM POSUIT IN SENECTUTE BONA

D'après *l'Ami de la Religion*, 6 août 1846, t. 130, p. 301-305 et *la Semaine religieuse du diocèse de Bayeux-Lisieux*, 18 mars 1866, p. 122-126

Espérer contre toute espérance

La situation actuelle en fait frémir plus d'un : aucune société (Église, État, famille) n'est épargnée, et la loi naturelle elle-même n'a jamais été aussi malmenée, qui plus est sous couverture « légale ».

On croit enfin toucher le fond, et voilà qu'une trappe s'ouvre sur de nouveaux abîmes...

La grande tentation qui nous guette sera double : ou se lamenter sans fin en regrettant le bon vieux temps... et en rester là ; ou se lancer à corps perdu dans la lutte, en oubliant, ou en omettant les principes fondamentaux, pour les besoins de la cause. Dans quelque cas que l'on soit, le résultat sera toujours un échec cuisant. Tout est donc perdu d'avance ? Non, et le combat, si dur soit-il, devra être farouchement mené ; mais il demandera avant tout un profond réalisme.

Il ne faut pas se voiler la face, et refuser de voir ce qui saute aux yeux : la situation est d'autant plus accablante que ceux qui devraient combattre, ou font mine de le faire, ne le font pas, ou le font contre les principes qu'ils devraient défendre ! Prenons un exemple : contre un projet de loi inique et contre-nature attaquant le mariage, la Conférence des Évêques de France demande... un débat (mais peut-on débattre sur la Loi de Dieu ?). Est-ce pour défendre fermement la loi naturelle ?

Qu'on en juge :

« Une évolution du droit de la famille est toujours possible. Mais plutôt que de céder aux pressions de différents groupes, la France s'honorerait à instaurer un vrai débat de société et à chercher une solution originale qui fasse droit à la demande de reconnaissance des personnes homosexuelles sans pour autant porter atteinte aux fondements anthropologiques de la société. »

Nous ne ferons pas une liste de toutes les horreurs proférées par certains « défenseurs » du mariage, qui ont convoqué un million de personnes à Paris le 13 janvier dernier : ce million, venu faire nombre à tout prix et avec tous compromis, s'est entendu dire qu'on était là pour redonner la parole... aux personnes de mœurs contre-nature... Et les exemples pourraient malheureusement s'accumuler indéfiniment, que ce soit dans le domaine de la morale, ou pire encore dans celui de la Foi, attaquée là encore par ceux qui devraient la défendre...

Oui, la situation est bien désespérée, du-moins humainement. Car nous ne devons jamais oublier ce que notre Foi nous enseigne : Notre-Seigneur est le Créateur le Maître de l'univers. Il dirige tout le cours de l'Histoire, et les pires machinations de ses ennemis ne servent qu'à accomplir Son plan de rédemption. La bataille dans laquelle nous sommes engagés aujourd'hui n'est qu'une phase d'une plus grande guerre dont les protagonistes

sont le diable et ses satellites d'un côté, et Notre-Seigneur et ses fidèles serviteurs de l'autre. Si donc nous voulons véritablement gagner, il nous faut nous mettre résolument du côté du Vainqueur et accepter d'utiliser ses armes, et non celles de l'ennemi. Or, plutôt que le nombre, le Bon Dieu préfère utiliser des âmes qui prient, qui se sanctifient, des âmes de principes, sans compromis ni concession, des âmes qui ne bradent pas

Sa Loi, même pour rassembler le plus grand nombre... La sainte Écriture comme l'Histoire de l'Église sont pleines de ces enseignements. Que l'on pense à ces soldats de Gédéon, qui, de trente-deux mille furent réduits à trois cent pour aller combattre l'ennemi, selon l'ordre de Dieu qui voulait montrer que c'est Lui qui donne la victoire. L'Histoire de l'Église, et celle de notre pays nous montrent aussi cette belle leçon. Il semble même que notre bon Père du Ciel attend que tout soit humainement à la dernière extrémité pour intervenir et nous montrer que c'est toujours Lui qui nous sauve.

Là encore, que l'on pense à Notre-Dame des Victoires, Pontmain, l'Île-Bouchard... À chaque fois, la sainte Vierge vient faire prier pour obtenir une grâce inespérée, écarter un danger apparemment inexorable. Mais on remarque que toujours, elle vient voir des enfants ou des âmes religieuses (comme à Notre-Dame des Victoires) qui s'efforcent de faire leur devoir d'état, de prier et de se sacrifier.

La victoire n'est qu'à ce prix.

Les autres moyens ne viennent qu'après, et ne seront efficaces que s'ils sont légitimes : si, pour les employer, on doit taire ou même aller contre la Loi de Dieu, on ne fera que précipiter le châtement et décupler la défaite...

Il est donc indispensable de remettre tous nos combats antirévolutionnaires à leur juste place : c'est avant tout le combat de deux cités, et pour cela il faut des combattants résolument fidèles à la Cité de Notre-Seigneur.

Avec un tel Vainqueur, peu importera le nombre : n'oublions pas que la plus grande des victoires remportées sur le démon, la Victoire du Calvaire, n'avait réuni pour le combattre qu'un tout petit nombre de guerriers... mais quels guerriers !

Abbé d'Abbadie



Notre Dame des Victoires

Ce deuxième trimestre a apporté avec lui quelques événements concernant la vie de notre école.

Tout d'abord, dès la rentrée de janvier, une nouvelle bénévole nous est arrivée, pour nous assurer la surveillance des petits pensionnaires (ah ! ces surveillants, aussi précieux que rares ! Que tous ceux qui se sont dévoués à cette tâche soient ici remerciés). Mais sa tâche ne s'arrête pas là, et après avoir donné son temps à diverses tâches de la vie scolaire en l'absence du Frère, elle apporte une aide bien efficace aux institutrices pour tel ou tel élève etc. Et cette personne bénévole n'est pas la seule : d'autres, plus ou moins connus, de façon plus ou moins cachée, se dévouent à cette œuvre, chacun en son domaine (sans avoir besoin de les nommer, nous ne les en remercions pas moins). C'est que, sans le bénévolat, notre école ne pourrait vivre, vos enfants ne pourraient recevoir une instruction et une éducation vraiment catholique. Cela est vrai, non seulement d'un point de vue purement matériel, mais aussi du point de vue de l'esprit qui règne alors : quel bel exemple pour les enfants de voir ces personnes qui donnent de leur temps précieux pour les aider, et ce pour la gloire de Dieu !

Dans l'ambiance matérialiste de notre société, où tout se compte et se recompte au profit du confort personnel, ces âmes généreuses montrent qu'un trésor bien plus précieux peut être amassé là où ni ver ni mites ne rongent ni ne détruisent. Que Notre-Seigneur, qui veille déjà avec tant de bienveillance sur notre frêle nacelle, nous donne toujours de telles âmes, précieuses tant par leur soutien efficace que par leur exemple !

À ce propos, la Providence a voulu que notre frère Nicolas soit absent trois longues semaines en raison de son opération. Les enfants (et les autres !) ont ainsi pu



constater à quel point le frère était présent dans l'école, consacré entièrement au bon Dieu et tout dévoué à leur éducation.

Que ce bel exemple de vie religieuse élève leurs âmes vers notre céleste patrie, et fasse germer de nombreuses vocations ! Les enfants n'ont pas manqué de lui manifester leur reconnaissance par des lettres, avec promesse écrite de faire de beaux efforts (les écrits restent !), ainsi qu'en fêtant son retour au prieuré. Ils lui ont rejoué la Pastorale des santons de Provence, qu'ils avaient jouée la semaine précédente devant leurs parents. Là aussi les talents, parfois bien cachés, se manifestent, et permettent une éducation plus complète de l'enfant. Cela a d'ailleurs permis à tous d'y mettre tout son cœur, et de manifester très concrètement leur reconnaissance.

À vous tous aussi, qui nous aidez et qui permettez à notre école de continuer sa sublime mission, nous manifestons notre profonde reconnaissance et vous assurons de la prière de toute l'école à vos intentions

Abbé d'Abbadie

Les Perles de nos petits écoliers

HISTORIEN EN HERBE :

Qu'est-ce que l'Édit de Milan ?

L'Édit de Milan est que les Gaulois, pour laisser le catholicisme en Gaule, laissent Milan aux mains des Romains.

SCIENCES PIEUSES :

Les principaux os de la jambe sont : le tibia - le péroné - l'os iliaque.

FIERS ET TÊTE HAUTE :

Vercingétorix est un chef gaulois qui a souvent battu Jules César.

LA CHRONIQUE DU PRIEURÉ

• **Lundi 7 janvier 2013** : Après les différentes sorties du Groupe saint Jean-Baptiste pendant les vacances de Noël, le prieuré reprend le rythme habituel avec la rentrée scolaire.

Vendredi 11 : après de longs mois d'attente, le frère Nicolas est enfin opéré, et muni d'une prothèse de hanche. Tous les jours, pendant ses trois semaines d'absence, notre frère aura la consolation de recevoir Notre-Seigneur dans la sainte Eucharistie.

Dimanche 13 : toutes les chapelles ayant déjà fêté l'Épiphanie le dimanche précédent, nous pouvons cette année solenniser la sainte Famille et implorer sa protection particulière sur notre pays. En effet, un car de fidèles se rend à Paris, à l'appel de l'Institut Civitas, pour défendre l'institution familiale menacée par un projet de loi inique.

Vendredi 25 : le RP Jean-Dominique O.P. donne une conférence au prieuré sur la vie du RP Calmel O.P., et dédicace son livre sur le sujet. Son exposé, passionnant, convainc les auditeurs de lire une biographie si belle et si encourageante !

Samedi 26 : le repas des anciens du prieuré, initialement prévu la semaine précédente, a été reporté en raison de la neige. L'après-midi voit le traditionnel spectacle de Noël de l'École : chacun y met tout son cœur. La mémoire et l'aplomb de certains ne seront pas oubliés de sitôt !

Vendredi 1er février : le frère Nicolas est de retour ! Les enfants l'accueillent en fête : petit chant, poésie, puis séance spéciale de la Pastorale des santons de Provence. Voilà un bon moyen de le remercier de tout son dévouement à leur égard. Les enfants peuvent ensuite partir tranquillement en vacances.



Samedi 2 février : aujourd'hui, les séminaristes de Flavigny, dont un de Normandie, reçoivent la soutane. Ne les oublions pas dans nos prières. Dans la matinée, la sœur Marie-Médiatrice arrive de Nantes, pour prendre sa traditionnelle semaine de repos au prieuré.

Dimanche 3 : un dimanche exceptionnel au prieuré : pas moins de sept prêtres sont dans les parages : seul M. l'abbé Héon est obligé de biner aujourd'hui. En effet, nous bénéficions de la présence de MM les abbés Boivin, Duverger et Lundi qui célèbrent une première Messe à Flers. L'après-midi, M. le prieur s'absente afin de suivre une session de théologie à Flavigny.

Lundi 4 : profitant des vacances, M. l'abbé Héon fait appel aux bonnes et généreuses volontés afin d'avancer toujours un peu plus les travaux du futur secrétariat.

Mercredi 13 : en ce mercredi des Cendres, il y a de belles assistances à Gavrus, Caen et Flers pour commencer saintement le Carême.

Vendredi 15 : Le frère Nicolas hâte la fin de sa convalescence : non seulement il tient à faire les genuflexions, mais il obtient une autorisation médicale pour s'agenouiller et quitter, déjà, peu à peu ses béquilles, à la stupéfaction des abbés. Ce sont eux qu'il va falloir hospitaliser... pour cause de malaises cardiaques !

Samedi 16 : Une enquête sérieuse doit être menée au prieuré : malgré les protections réputées invincibles du frère Nicolas autour du poulailler, deux pensionnaires de ce bel enclos ont disparu en un jour... Victimes ?

Evadées ? En tout cas, il y aura de sévères représailles, et il est décidé que quelques malheureux coqs serviront d'exemple pour les autres...

Samedi 23 : réunion du Tiers-ordre franciscain, week-end MJCF, examen de catéchisme pour la Communion solennelle, préparations de mariages, compléments de baptême, inhumation : une belle journée apostolique.

Dimanche 24 : le sol est revêtu d'un majestueux manteau blanc... Mais cela n'empêche pas les abbés et le frère de desservir toutes les chapelles. À Flers, M. l'abbé Héon donne une conférence sur le Saint-Suaire à l'occasion de la journée paroissiale.

Mardi 5 : le RP Belwood arrive au prieuré pour quelques jours de vacances.

Jeudi 7 : M. le Prieur célèbre la Messe de saint Thomas d'Aquin à Genêts, pour le pèlerinage des écoles de Saint Manvieu, Kernabat et Brest au Mont Saint Michel. M. l'abbé Héon et le RP Belwood assistent à la Messe. L'après-midi, M. le Prieur accompagne les différents groupes pour la visite du Mont, avec prières et Vêpres dans l'église paroissiale.

Vendredi 8 : M. le Prieur assure un Cercle à Alençon, sur le Concile Vatican II.

Samedi 9 : Récollecion de Carême au prieuré, prêchée par M. l'abbé Mérel, prieur de Lanvally et doyen de Saint Malo, pour une quarantaine de personnes, afin de se préparer dignement à la grande Semaine Sainte.

Lundi 11 : une belle couche de neige recouvre la campagne : tout est calme au prieuré, sans enfants ni mouvement ! M. l'abbé d'Abbadie arrive à porter une Extrême-Onction à Bayeux, et M. l'abbé Héon célèbre la Messe à Caen, dont il revient difficilement. M. le Prieur, quant à lui, reste bien sagement à Saint Manvieu, en attendant des jours meilleurs !

Mardi 12 : la neige continue de tomber... et tous apprécient les vacances 'forcées' !

Mercredi 13 : la situation se débloque un peu... juste pour permettre à M. le Prieur de retrouver son prieuré. Le soir, la fumée du conclave est blanche : le prieuré apprend que le Cardinal Bergoglio est élu et prend le nom de François. Prions bien pour le Pape, pour l'Eglise, et gardons intact ce trésor si précieux de notre Foi !

Jeudi 14 : Gavrus est plus que jamais bloqué ! M. le Prieur se rend à pied à Saint Manvieu afin d'assurer la Messe aux religieuses.



Vendredi 15 : la communauté se rend à l'École Sainte-Marie (récollecion de doynné), et M. l'abbé Héon part à Ecône avec trois jeunes, afin d'assister aux sous-diaconats.

Samedi 16 : M. l'abbé Héon représente le prieuré à Ecône pour l'ordination au sous-diaconat des abbés Henri Chabot Morisseau et Benoît Laurent : que leur exemple de consécration à Notre-Seigneur fasse germer de nombreuses vocations normandes !



Travaux d'aménagements du prieuré